

Plus qu'au nom des des seules 15 000 autres femmes dont se revendiquent le mouvement à travers le monde, cette militante est l'écho vivant de ces millions de femmes qui souffrent directement ou par ricochet, mais en silence, de cette pandémie qui a pratiquement pris un visage féminin.

Surtout en Afrique subsaharienne où le mal sévit plus, avec 60% de femmes au titre des personnes vivant avec le VIH/Sida. Ce ne serait donc que justice rendue aux femmes, en leur concédant, pour une fois les premiers rangs, non pas au nom du genre, simple concept très à la mode, mais du fait qu'elles sont le plus physiquement et socialement exposées au mal.

Du reste, ce sont elles qui sont le plus souvent, accusées, notamment en Afrique, celles par qui le Sida est passé pour atteindre l'homme. Car, ce sont elles qui sont contraintes, pour cause de grossesse, de faire le test du VIH, afin d'éviter la transmission mère-enfant du virus. Ce sont elles aussi qui ont, la plupart du temps, le courage de se faire dépister, contrairement à l'homme qui se méfie toujours de le faire, par peur ou imbu de son orgueil de mâle dominateur. Pourtant, dans cette société africaine encore fortement phallocrate, la femme n'a presque, voire jamais, son mot à dire. Face à des pratiques surannées, mais solidement ancrées dans les us et coutumes, comme le mariage forcé, la polygamie, ou encore le lévirat, la femme est impuissante. Par crainte de représailles violentes, venant souvent de sa propre famille, la femme subit, sans broncher les assauts de jour comme de nuit, d'un époux, qui tel un papillon butine de fleur en fleur, allant d'une partenaire à une autre, au gré de ses pulsions.

Le phénomène est loin de se confiner au milieu traditionnel. Dans notre monde où l'argent est roi et la pauvreté mère de beaucoup de vices, la femme est une fois de plus la victime de choix. Combien de jeunes filles, attirées par l'argent facile couchent avec des hommes nantis, mais malheureusement malades et qui sèment la mort à tous vents, consciemment ou non? Ne sont-elles pas encore légion, ces prostituées qui proposent des tarifs «avec» ou «sans» préservatifs? Que dire des MST ou «moyennes sexuellement transmissibles» qui jettent couramment des jeunes filles parfois innocentes, dans les bras d'enseignants-ils ne sont pas, fort heureusement, nombreux- aux moeurs légères? Quid de ses filles et femmes transformées en objets sexuels dans des troupes où elles sont enrôlées de force durant les guerres, et celles qui sont violées en masse, lors de ces mêmes conflits ou de manifestations d'humeur?

Le chapelet des causes de la féminisation du Sida sera trop fastidieux à égrener, surtout que

depuis toujours, la maladie est au sud et les médicaments au nord. En attendant de trouver le remède au mal du siècle, demain n'étant sans doute pas la veille, vu que la lutte contre le Sida est devenue une industrie florissante pour bien des personnes et firmes, les décideurs, comme pour se donner bonne conscience, alignent sans fin, les conférences et autres sommets. La rencontre internationale qui s'est ouverte ce dimanche 22 juillet 2012 à Washington, complètera-t-elle ces tribunes où l'on s'apitoiera en public une fois de plus sur le sort des malades du Sida en caressant le noir dessein de vendre encore plus de préservatifs et d'écouler davantage d'antirétroviraux à prix d'or? Rien n'est moins sûr.

Par Morin Yamongbè